



Monsieur Charles FLEURET

Coadjuteur Salésien

DÉCÉDÉ A MARSEILLE, LE 18 DÉCEMBRE 1965



Marseille, ce 10 janvier 1966.

CHERS CONFRÈRES ET AMIS,

Samedi 18 décembre, à l'aube, s'éteignait, dans sa 92^{me} année, notre cher coadjuteur, M. Charles Fleuret.

A son départ, une nouvelle page de l'Oratoire Saint-Léon s'achève.

Elle avait débuté à l'automne de 1893.

En cette année lointaine, trente-quatre coadjuteurs y commençaient leur noviciat sous la direction de Don Tomatis ; le neveu de Léon Harmel, l'abbé Harmel, était son socius.

M. Charles Fleuret y avait été attiré par son frère. Dix Lillois l'accompagnaient.

Le régime plus que frugal du début, puis la persécution religieuse, puis la guerre de 1914, avaient achevé la dispersion de toutes ces bonnes volontés.

« Pour moi, m'écrivit un confrère, ils sont ceux que j'ai vus vivre alors dans une ambiance de rude pauvreté et très fraternelle ; ceux qui ont ainsi éveillé ma vocation salésienne. »

Pour l'heure, de tous ses compagnons, alors qu'à sa venue il ne songeait qu'à un séjour provisoire, il est resté seul et il a tenu soixante-douze ans.

Le métier de relieur bien en mains, il avait quitté la Maison Desclée, de Lille, qui lui offrait des mensualités de 400 francs (un ouvrier en gagnait 150). Il devenait contremaître, avec la promesse formelle, à la vacance du poste, de la direction de l'atelier.

Dédaignant un brillant avenir, M. Fleuret choisit de rester chez Don Bosco où, en février 1888, l'année même de la mort du Saint Fondateur, il était entré comme apprenti relieur-doreur, à l'Orphelinat de sa ville natale.

Depuis sa venue, l'Oratoire Saint-Léon voit arriver, puis repartir, de nombreux Directeurs, tels que Don Grossi, Don Montagnini, le Père Ludovic Olive, un Marseillais, qui s'en ira mourir en Chine ; plus près de nous, les PP. Levrot, Siméoni, Buzy, Faure et Toesca, sous les Provincialats des Don Bologne et Perrot, des PP. Virion et Faure, pour ne citer que les Supérieurs qui l'ont précédé dans la Maison du Père.

Les Directeurs se succèdent ; lui, demeure fidèle au poste. Il a pris racine à l'Oratoire, réalisant le vœu de stabilité auquel Don Bosco rêvait pour ses coadjuteurs.

Il y eut toutefois une chaude alerte.

A une visite au Valdocco, Don Rua, qui connaissait son exceptionnelle valeur professionnelle, lui fit part de son dessein de le retenir pour la direction de la reliure de Turin.

Flairant le péril, le lendemain matin, à la première heure, il prenait le chemin du retour. « Signor Fioretti » avait joué la fille de l'air.

Trop amoureux de sa Patrie pour l'abandonner, il craignait le dépaysement des terres étrangères. On le vit bien au déclenchement de la persécution religieuse. Au lieu de suivre ses compagnons en exil au-delà des Alpes ou dans la lointaine Belgique, pourtant si proche de sa parenté et des horizons de ses jeunes années, il demeura sur place, assurant une

présence salésienne insoupçonnée et attentive contre la dilapidation possible du matériel durant l'occupation des locaux par le commandant Pican, délégué des autorités civiles.

Personne n'ignorait que c'était un caractère, pas toujours facile à vivre.

La Providence lui avait donné du tempérament. Il lui en fallut pour le démarrage, l'équipement et pour maintenir sur sa lancée le rayon Papeterie.

La maison avait végété, section professionnelle, jusqu'à l'arrivée de cette ardente équipe nordiste de 1893.

A la Reliure, un certain Don Lalande occupait trois ouvriers et une poignée d'apprentis qui bricolaient, faute de débouchés.

Aussitôt promu responsable, M. Fleuret se met en quête de clientèle ; il restera jusqu'au bout son propre démarcheur, d'abord en redingote et gibus, puis en redingote et melon, et enfin, ces années dernières, en costume de ville et chapeau mou.

Très tôt, il aura ses entrées à la Préfecture, à la Chambre de Commerce ; les grands armateurs, les épris de belles reliures — M. Rondel parmi tant d'autres — seront ses fidèles clients. Il étendra son rayonnement d'artiste coté jusque dans la Capitale.

Ce caractère entreprenant, cette âme finement artiste, s'accommodait d'une pointe de naïveté qui n'était pas que feinte. Il disait volontiers et on le redisait non moins volontiers en communauté : « Celui qui me fera marcher n'est pas encore né ». Et cependant, en fin de repas de fête, lancé par des « Parlera, parlera pas », il se levait pour un toast qui avait fini par devenir familier aux auditeurs amusés :

« Nous, les humbles petits coadjuteurs... que feriez-vous sans nous... rien. A preuve, les réussites d'antan... Regardez cette poigne ! »

En souvenir d'une longue amitié qui ne fut pas uniquement sereine, il se leva pour l'installation de l'actuel directeur. Ce fut la dernière fois.

Il avait une mémoire extraordinairement fidèle. Comme je prenais des notes avec une intention bien précise, au pied de son lit de grand malade : « Je vivais, dit-il dans un sourire, à l'ombre d'un travail considérable. » C'était tellement vrai ! Dieu seul sait combien de nuits blanches il passa à l'ouvrage.

Il sortit de l'ombre et la gloire commença de le caresser de son aile, en 1913, quand Poincaré, Président de la République, fut reçu officiellement à Marseille. L'estrade monumentale de la réception s'élevait devant la Préfecture, à la hauteur du premier étage.

La couverture de l'Album, sous reliure, à offrir au Président, avait été exécutée trop petite et elle se fermait mal sur les monuments de Provence. Le Président du Syndicat d'Initiatives en confia la retouche à notre confrère qui avait exigé l'anonymat.

Quand Poincaré en vint à remercier « l'illustre inconnu qui avait permis l'achèvement de cet Album », l'illustre inconnu, contrarié, mais gonflé d'aise, s'éclipsa.

M. Cantini, Président des Ouvriers d'Art, avait contesté que la reliure fût un art ; M. Fleuret, en désaccord, en référa au Syndicat des Relieurs de Paris qui répond par l'affirmative : « La reliure est un art véritable ».

Le donateur du monument de la place Castellane, loin de bouder, s'empressa, à l'Exposition régionale des meilleurs apprentis de France, en 1927, de décerner la médaille

de vermeil à Louis Merle, aux deux frères, Louis et Henri Berner. Ce dernier obtiendra le diplôme de Meilleur Apprenti de France à l'Exposition de Paris de 1928.

Suivra une cascade de prix et de médailles.

Après les élèves, ce fut le tour du Maître.

Cela commença par la médaille d'argent du Travail ; puis, pour confirmer la parole de l'Evangile, on continua de donner à celui qui a déjà reçu.

En 1932, il est nommé Officier d'Académie ; Officier d'Instruction publique, en 1933 ; il reçoit, en 1941, la médaille de vermeil du Travail ; quelques années plus tard, M. Baylot, préfet de Marseille, le fera Chevalier de la Légion d'Honneur ; il recevra enfin, des mains de Mgr Delay, en guise de couronnement, la médaille de la Reconnaissance diocésaine.

Juste récompense, à laquelle il fut très sensible, d'une vie de travailleur exemplaire, de sa dévotion au travail, il conviendrait de dire. « L'atelier » était devenu son leit-motiv. Il y a passé tout son temps. On ne rencontrait sa blouse blanche que pour rejoindre sa chambre où il remisait sa réserve de peaux ou pour descendre à la Direction des Ateliers s'enquérir des commandes ou de l'exactitude des livraisons.

Courbé par les infirmités — un corset lui enserrant le buste —, il continuait sa fidélité imperturbable au poste ; même bien diminué, se traînant avec peine, il se rendait encore à l'atelier noter les livraisons sur son grand registre.

Pour se trouver avec ses confrères — la solitude lui pesait — très imprudemment, sans aide, il s'en venait au réfectoire de la communauté, prendre un bien maigre repas : « Deux fois rien », selon son expression familière ; quitte à se faire reconduire dans sa chambre sur les bras d'un bon Samaritain.

La Providence a estimé que sa longue journée besogneuse était achevée.

Plus que la maladie, l'usure de l'âge vint à bout de son étonnante résistance. Lassé d'attendre un mieux espéré qui ne venait pas, il accepta la perspective de sa défaite physique.

Il reçut avec grande piété le sacrement des malades. Comme il était édifiant, avant les onctions, de l'entendre demander pardon publiquement à ceux qu'il avait pu blesser, de l'entendre ajouter : « Si c'était à recommencer, je ferais mieux » ; au confrère qui le rassurait : « Si, si, mieux ! » Sa troisième confidence était toute de foi et de confiance : « Quand je serai en bonne place là-haut, je prierai pour vous tous. »

La mort est venue, à visage couvert, pour ne point l'effaroucher, car il n'aimait pas s'en entretenir. Sa longue vie s'est achevée discrètement comme il l'avait vécue, aux premières heures du jour.

Faisons-lui la charité de nos prières pour cette « bonne place » auprès du Maître qu'il a servi dans une si longue fidélité.

Il était né à Lille le 10 septembre 1874.

M. AMIL.

Pour le nécrologue. — Coadjuteur Charles Fleuret, né à Lille le 10 septembre 1874, décédé à Marseille le 18 décembre 1965, à l'âge de 91 ans et soixante-dix ans de vie religieuse.